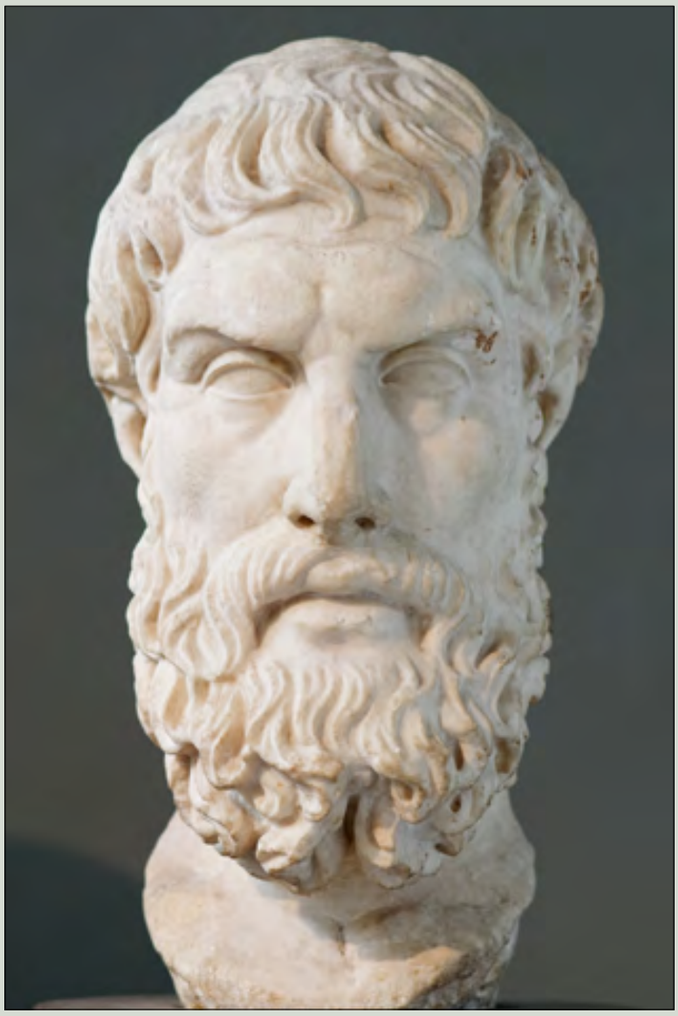
Épicure

Maximes capitales

Vertiges

L'Académie de Platon, mosaïque romaine (1er siècle),
Musée archéologique national de Naples (Italie).



Portrait d'Épicure, copie romaine d'un original hellénistique,
(fin du 3e siècle-début du 2e siècle), British Museum, Londres.

MAXIMES CAPITALES

Ce qui est bienheureux et immortel ne s'embarrasse de rien, il ne fatigue point les autres ; la colère est indigne de sa grandeur, et les bienfaits ne sont point du caractère de sa majesté, parce que toutes ces choses ne sont que le propre de la faiblesse.

II

La mort n'est rien à notre égard ; ce qui est une fois dissolu n'a point de sentiment, et cette privation de sentiment fait que nous ne sommes plus rien.

III

Tout ce que le plaisir a de plus charmant n'est autre chose que la privation de la douleur ; partout où il se trouve, il n'y a jamais de mal ni de tristesse.

IV

Si le corps est attaqué d'une douleur violente, le mal cesse bientôt ; si au contraire elle devient languissante par le temps de sa durée, il en reçoit sans doute quelque plaisir ; aussi la plupart des maladies qui sont longues ont des intervalles qui nous flattent plus que les maux que nous endurons ne nous inquiètent.

V

Il est impossible de vivre agréablement sans la prudence, sans l'honnêteté et sans la justice. La vie de celui qui pratique l'excellence de ces vertus se passe toujours dans le plaisir, de sorte que l'homme qui est assez malheureux pour n'être ni prudent, ni honnête, ni juste, est privé de tout ce qui pouvait faire la félicité de ses jours.

VI

En tant que le commandement et la royauté mettent à l'abri des mauvais desseins des hommes, c'est un bien selon la nature, de quelque manière qu'on y parvienne.

VII

Plusieurs se sont imaginé que la royauté et le commandement pouvaient leur assurer des amis ; s'ils ont trouvé par cette route le calme et la sûreté de leur vie, ils sont sans doute parvenus à ce véritable bien que la nature nous enseigne ; mais si au contraire ils ont toujours été dans l'agitation et dans la peine, ils ont été déchus de ce même bien, qui lui est si conforme, et qu'ils s'imaginaient trouver dans la suprême autorité.

VIII

Toute sorte de volupté n'est point un mal en soi ; celle-là seulement est un mal qui est suivie de douleurs beaucoup plus violentes que ses plaisirs n'ont d'agrément.

IX

Si elle pouvait se rassembler toute en elle et qu'elle renfermât dans sa durée la perfection des délices, elle serait toujours sans inquiétude, et il n'y aurait pour lors point de différence entre les voluptés.

X

Si tout ce qui flatte les hommes dans la lascivité de leurs plaisirs arrachait en même temps de leur esprit la terreur qu'ils conçoivent des choses qui sont au-dessus d'eux, la crainte des dieux et les alarmes que donne la pensée de la mort, et qu'ils y trouvassent le secret de savoir désirer ce qui leur est nécessaire pour bien vivre, j'aurais tort de les reprendre, puisqu'ils seraient au comble de tous les plaisirs, et que rien ne troublerait en aucune manière la tranquillité de leur situation.

XI

Si tout ce que nous regardons dans les dieux comme des miracles ne nous épouvantait point, si nous pouvions assez réfléchir pour ne point craindre la mort, parce qu'elle ne nous concerne point ; si enfin nos connaissances allaient jusqu'à savoir quelle est la véritable fin des maux et des biens, l'étude et la spéculation de la physique nous seraient inutiles.

XII

C'est une chose impossible que celui qui tremble à la vue des prodiges de la nature, et qui s'alarme de tous les événements de la vie, puisse être jamais exempt de peur ; il faut qu'il pénètre la vaste étendue des choses et qu'il guérisse son esprit des impressions ridicules des fables : on ne peut, sans les découvertes de la physique, goûter de véritables plaisirs.

XIII

Que sert-il de ne point craindre les hommes, si l'on doute de la manière dont tout se fait dans les cieux, sur la terre et dans l'immensité de ce grand tout ?

XIV

Les hommes ne pouvant nous procurer qu'une certaine tranquillité, c'en est une considérable que celle qui naît de la force d'esprit et du renoncement aux soucis.

XV

Les biens qui sont tels par la nature sont en petit nombre et aisés à acquérir, mais les vains désirs sont insatiables.

XVI

Le sage ne peut jamais avoir qu'une fortune très médiocre ; mais s'il n'est pas considérable par les biens qui dépendent d'elle, l'élévation de son esprit et l'excellence de ses conseils le mettent au-dessus des autres ; ce sont eux qui sont les mobiles des plus fameux événements de la vie.

XVII

Le juste est celui de tous les hommes qui vit sans trouble et sans désordre ; l'injuste, au contraire, est toujours dans l'agitation.

XVIII

La volupté du corps, qui n'est rien autre chose que la suite de cette douleur qui arrive parce qu'il manque quelque chose à la nature, ne peut jamais être augmentée ; elle est seulement diversifiée selon les circonstances différentes.

XIX

Cette volupté que l'esprit se propose pour la fin de sa félicité dépend entièrement de la manière dont on se défait de ces sortes d'opinions chimériques, et de tout ce qui peut avoir quelque affinité avec elles parce qu'elles font le trouble de l'esprit.

XX

S'il était possible que l'homme pût toujours vivre, le plaisir qu'il aurait ne serait pas plus grand que celui qu'il goûte dans l'espace limité de sa vie, s'il pouvait assez élever sa raison pour en bien considérer les bornes.

XXI

Si le plaisir du corps devait être sans bornes, le temps qu'on en jouit le serait aussi.

XXII

Celui qui considère la fin du corps et les bornes de sa durée, et qui se délivre des craintes de l'avenir, rend par ce moyen la vie parfaitement heureuse ; de sorte que l'homme, satisfait de sa manière de vivre, n'a point besoin pour sa félicité de l'infinité des temps ; il n'est pas même privé de plaisir, quoiqu'il s'aperçoive que sa condition mortelle le conduit insensiblement au tombeau, puisqu'il y trouve ce qui termine heureusement sa course.

XXIII

Celui qui a découvert de quelle manière la nature a tout borné pour vivre a connu sans doute le moyen de bannir la douleur qui se fait sentir au corps quand il lui manque quelque chose, et fait l'heureux secret de bien régler le cours de sa vie ; de sorte qu'il n'a que faire de chercher sa félicité dans toutes les choses dont l'acquisition est pleine d'incertitudes et de dangers.

XXIV

Il faut avoir un principe d'évidence auquel on rapporte ses jugements, sans quoi il s'y mêlera toujours de la confusion.

XXV

Si vous rejetez tous les sens, vous n'aurez aucun moyen de discerner la vérité d'avec le mensonge.

XXVI

Si vous en rejetez quelqu'un, et que vous ne distinguiez pas entre ce que vous croyez avec quelque doute et ce qui est effectivement selon les sens, les mouvements de l'âme et les idées, vous n'aurez aucun caractère de vérité et ne pourrez vous fier aux autres sens.

XXVII

Si vous admettez comme certain ce qui est douteux, et que vous ne rejetiez pas ce qui est faux, vous serez dans une perpétuelle incertitude.

XXVIII

Si vous ne rapportez pas tout à la fin de la nature, vos actions contrediront vos raisonnements.

XXIX

Entre toutes les choses que la sagesse nous donne pour vivre heureusement, il n'y en a point de si considérable que celle d'un véritable ami. C'est un des biens qui nous procure le plus de tranquillité dans la médiocrité.

XXX

Celui qui est fortement persuadé qu'il n'y a rien dans la vie de plus solide que l'amitié a su l'art d'affermir son esprit contre la crainte que donne la durée ou l'éternité de la douleur.

XXXI

Il y a deux sortes de voluptés, celles que la nature inspire, et celles qui sont superflues ; il y en a d'autres qui, pour être naturelles, ne sont néanmoins d'aucune utilité ; et il y en a qui ne sont point conformes au penchant naturel que nous avons, et que la nature n'exige en aucune manière ; elles satisfont seulement les chimères que l'opinion se forme.

XXXII

Lorsque nous n'obtenons point les voluptés naturelles qui n'ôtent pas la douleur, on doit penser qu'elles ne sont pas nécessaires, et corriger l'envie qu'on en peut avoir en considérant la peine qu'elles coûtent à acquérir.

XXXIII

Si là-dessus on se livre à des désirs violents, cela ne vient pas de la nature de ces plaisirs, mais de la vaine opinion qu'on s'en fait.

XXXIV

Le droit n'est autre chose que cette utilité qu'on a reconnue d'un consentement universel pour la cause de la justice que les hommes ont gardée entre eux ; c'est par elle que, sans offenser et sans être offensés, ils ont vécu à l'abri de l'insulte.

XXXV

On n'est ni juste envers les hommes ni injuste envers les animaux, qui, par leur férocité, n'ont pu vivre avec l'homme sans l'attaquer et sans en être attaqués à leur tour. Il en est de même de ces nations avec qui on n'a pu contracter d'alliance pour empêcher les offenses réciproques.

XXXVI

La justice n'est rien en soi ; la société des hommes en a fait naître l'utilité dans les pays où les peuples sont convenus de certaines conditions pour vivre sans offenser et sans être offensés.

XXXVII

L'injustice n'est point un mal en soi ; elle est seulement un mal en cela qu'elle nous tient dans une crainte continuelle par le remords dont la conscience est inquiétée, et qu'elle nous fait appréhender que nos crimes ne viennent à la connaissance de ceux qui ont droit de les punir.

XXXVIII

Il est impossible que celui qui a violé, à l'insu des hommes, les conventions qui ont été faites pour empêcher qu'on ne fasse du mal ou qu'on n'en reçoive, puisse s'assurer que son crime sera toujours caché ; car, quoiqu'il n'ait point été découvert en mille occasions, il peut toujours douter que cela puisse durer jusqu'à la mort.

XXXIX

Tous les hommes ont le même droit général parce que partout il est fondé sur l'utilité ; mais il y a des pays où la même chose particulière ne passe pas pour juste.

XL

Tout ce que l'expérience montre d'utile à la république pour l'usage réciproque des choses de la vie doit être censé juste, pourvu que chacun y trouve son avantage ; de sorte que si quelqu'un fait une loi qui par la suite n'apporte aucune utilité, elle n'est point juste de sa nature.

XLI

Si la loi qui a été établie est quelquefois sans utilité, pourvu que, dans d'autres occasions, elle soit avantageuse à la république, elle ne laissera pas d'être estimée juste, et particulièrement par ceux qui considèrent les choses en général, et qui ne se plaisent point à ne rien confondre par un vain discours.

XLII

Lorsque, les circonstances demeurant les mêmes, un chose qu'on a crue juste ne répond point à l'idée qu'on s'en était faite, elle n'était point juste ; mais si, par quelque changement de circonstance, elle cesse d'être utile, il faut dire qu'elle n'est plus juste, quoiqu'elle l'ait été tant qu'elle fut utile.

XLIII

Celui qui, par le conseil de la prudence, a entrepris de chercher de l'appui dans les choses qui nous sont étrangères, s'est borné à celles qui sont possibles ; mais il ne s'est point arrêté à la recherche des impossibles, il a même négligé beaucoup de celles qu'on peut avoir, et a rejeté toutes les autres dont la jouissance n'était point nécessaire.

XLIV

Ceux qui ont été assez heureux pour vivre avec des hommes de même tempérament et de même opinion, ont trouvé de la sûreté dans leur société ; cette disposition réciproque d'humeurs et des esprits a été le gage solide de leur union ; elle a fait la félicité de leur vie ; ils ont eu les uns pour les autres une étroite amitié, et n'ont point regardé leur séparation comme un sort déplorable.

Maximes capitales,
pensées d'Épicure (–342 –270),
texte traduit du grec par Jacques-Georges Chauffepié,
est paru chez Lefèvre,
à Paris, en 1840.

ISBN : 978-2-89816-388-3
© Vertiges éditeur 2021
– 1389 –

Dépôt légal – BAnQ et BAC : troisième trimestre 2021

Lecturiels
www.lecturiels.org